Document généré le 24 avr. 2024 04:31

24 images

Les nouveaux Body Snatchers
The Truman Show de Peter Weir

Gérard Grugeau

Numéro 93-94, automne 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24179ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1998). Compte rendu de [Les nouveaux Body Snatchers / *The Truman Show* de Peter Weir]. *24 images*, (93-94), 85–85.

Tous droits réservés © 24 images, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

The Truman Show de Peter Weir

Truman Burbank (Jim Carrey). *The Truman Show* apparaît comme un film de la conspiration et de la manipulation subtilement ancré dans son époque.

Les nouveaux Body Snatchers

par Gérard Grugeau

Il y a un an, rivée à des millions d'écrans, la grande famille cathodique planétaire pleurait en chœur la mort de Lady Di et assistait, impuissante, au dénouement tragique d'un long feuilleton populaire qui ne cessait d'alimenter le voyeurisme des médias et du public. À travers l'histoire de Truman Burbank dont la vie depuis la naissance fait l'objet d'un grand «soap» télévisé en direct, ***The Truman Show*** de Peter Weir consacre aujourd'hui sur le ton de l'ironie bon enfant ce même triomphe du tout audiovisuel et de la mondialisation des affects. À la différence près que le personnage interprété par Jim Carrey est ici filmé à son insu et fait figure de victime innocente sacrifiée sur l'autel de l'audimat. Tout dans le scénario astucieux, mais miné, d'Andrew Niccol (***Gattaca***) est placé sous le signe de la supercherie: Truman est entouré de comédiens et vit dans une gigantesque bulle de carton-pâte, régie à distance par un démiurge paternaliste, prônant une sorte d'utopie fasciste rassurante qui mimerait la vie sur des milliers d'écrans de contrôle. C'est dire que, classé comme comédie satirique, le dernier opus de l'auteur de ***Witness*** est en réalité un film terrifiant. Comme si les nouveaux «profanateurs» de la communication avaient déjà colonisé nos enveloppes corporelles et nos esprits. À l'instar d'***Invasion of the Body Snatchers*** de Don Siegel, qui inscrivait son récit dans le climat paranoïaque de la guerre froide, ***The Truman Show*** apparaît aujourd'hui comme un film de la conspiration et de la manipulation subtilement ancré dans son époque. Notre époque étant, bien sûr, celle du «cauchemar climatisé» de la société de consommation (à preuve, les pubs intégrées à même le vécu de Truman) et d'un sensationnalisme tous azimuts qui, avec la complicité tacite d'un public vampirisé, aurait définitivement aboli toute frontière entre les sphères publique et privée (voir des émissions comme *The Real World* et *Taxi Cab Confessions* aux États-Unis ou, plus près de nous, *Pignon sur rue*).

Le film de Peter Weir est donc intéressant avant tout comme film symptôme. Le thème de l'omniprésence du regard et de «l'idéal concentrationnaire» (ici, la communication-spectacle) n'est cependant pas nouveau en soi. Que l'on pense aux mille yeux du docteur Mabuse, au système de surveillance vidéo de ***The End of Violence*** de Wim Wenders ou à l'épatante série télévisée *The Prisoner*. À ce titre, ***The Truman Show*** déploie indéniablement une certaine habileté dans le dévoilement progressif des leurres effroyables de son dispositif carcéral, dévoilement qui permet au spectateur d'accompagner Truman dans son cheminement vers la vérité, et son affranchissement. L'ironie finalement consensuelle (on est loin de Tim Burton) qui parcourt le récit procure çà et là une jouissance passagère. Mais faute d'avoir su donner au personnage de Truman une consistance dramatique et de véritablement mettre à mal les codes du «soap», le film échoue dans sa tentative de créer un sentiment d'urgence et de transgression qui viendrait pervertir le récit. Piégée par son propre dispositif de «mise en scène» de l'univers de Truman, la réalisation de Peter Weir nourrit insuffisamment l'angoisse et le mystère qu'exigeait un tel sujet. Le film charrie certes son horreur d'un quotidien aseptisé, une sorte d'horreur onctueuse d'après la catastrophe, l'hystérie faussement rassurante de la normalité étant déjà en place. Mais face à l'imagerie elle aussi normalisée du télévisuel contemporain qui impose la culture unique et ses modes de comportement, le cinéma se devait d'être porteur ici d'une véritable croyance. Or, prisonnière de ce qu'elle entend dénoncer, la mise en scène de ***The Truman Show*** semble contaminée et incapable d'engendrer le lot d'images impures, troublantes (voir Christof contemplant sa créature endormie par écran interposé) qui cristalliseraient l'émotion. Le personnage du démiurge (étonnant Ed Harris) insuffle bien sporadiquement la part de mal et de paranoïa qui fait par ailleurs si cruellement défaut au film, mais en évacuant toute réelle confrontation entre la créature et son créateur lors d'une finale aussi abrupte qu'inopérante, le film refoule son jeu de massacre et s'enlise dans l'iconographie en trompe-l'œil de ses artifices. L'imagerie forte d'un Magritte auquel renvoie l'ultime décor ne fait alors que renforcer l'impression de démission du cinéma. Nous revient alors à la mémoire le personnage principal des ***Body Snatchers*** criant sur l'autoroute au milieu des voitures: «They are here!» (Ils sont là!). La terreur et la jouissance ne sont décidément plus ce qu'elles étaient... ■

THE TRUMAN SHOW
États-Unis 1998. Ré.: Peter Weir. Scé.: Andrew Niccol. Ph.: Peter Bizion. Mont.: William Anderson. Mus.: Burkhard Dallwitz. Int.: Jim Carrey, Ed Harris, Laura Linney, Noah Emmerich, Natascha McElhone, Holland Taylor, Brian Delate. 104 minutes. Couleur. Dist.: Paramount.